

Epreuve : 102

Matière : 0775

Session : 2022

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

Lorsqu'il écrit son "copie de roman", Jean-Jacques Rousseau est bien conscient que cette démarche est en contradiction avec son aversion affichée pour ce genre littéraire, qu'il considère amoindrisant et trop incliné à user de procédés factices pour enivrer son public. Ainsi adopte-t-il une démarche ambiguë lorsqu'il publie Jolie ou la Nouvelle Héloïse en 1761 : il se présente comme l'éditeur d'une correspondance dont il a trouvé les manuscrits, tout en assumant le travail qu'il a fourni et en avançant le côté fictionnel de son ouvrage. Ainsi, dès sa préface dans laquelle il avertit ses lecteurs et lectrices que son livre ne pourra peut-être à personne d'autre que lui, mais aussi dans ses "Entretiens" dans lesquels il se dédouble pour anticiper les potentielles critiques, et enfin dans ses "notes d'éditeur" dans lesquelles il commente avec sévérité et complicité son propre texte, ainsi donc Rousseau établit-il d'emblée une relation particulière à ses lecteurs par de nombreux artifices. Mais il promet une chose qui, si le reste ne l'est pas, sera vraie : c'est la sincérité du langage utilisé par les personnages dans leurs lettres ; un langage qui sera parsemé de maladroites, longueurs, répétitions, fautes de goût, mais qui sera bien plus vrai que la langue affectée qui se parle dans les cercles mondains ou entre philosophes. Car, s'il a écrit un roman, ce n'est pas un hasard qu'il ait choisi la forme épistolaire : elle seule permet de réellement connaître les "belles âmes" qui forment la communauté de Clarens et qui regent sur le papier, treize années durant, leurs épanchements amoureux, leurs doutes, leurs fantômes et leurs idées sur le monde ; un "monde des chimères" cher à Rousseau qui, s'il

est fictionnel, n'en est pas moins vrai dans sa recherche de l'essence de l'âme humaine. Ainsi Robert Darnton, dans Le Grand Massacre des chats écrit-il : " Comme la musique, [les lettres de Julie et de Saint-Preux] communiquent une émotion pure d'une âme à l'autre. " Ce ne sont plus des lettres... ce sont des hymnes". Rousseau promet au lecteur qu'il accèdera à cette sorte de vérité, mais seulement s'il veut se mettre à la place des correspondants et devenir en esprit un provincial, un reclus, un étranger et un enfant. A cette fin, le lecteur devra se délester du bagage culturel du monde des adultes et réapprendre à lire, comme l'a fait Jean-Jacques avec son père qui a su devenir " plus enfant " que lui ». Au cœur de cette analyse se trouve le pacte de lecture, établi entre l'auteur qui " promet " et le lecteur qui " devra " fournir un effort. Que promet Rousseau ? D'accéder à une " sorte de vérité ", celle des " émotions pures ", sur les traces de Platon qui présentait l'amour pour Comme le premier pas sur le chemin de la Vérité et de la Connaissance, celle de Dieu. Cet aspect quasi-religieux de l'émotion se retrouve dans les " âmes " : ce ne sont pas les personnages qui communiquent entre eux mais le support de la lettre se fait vecteur de communication " d'une âme à l'autre " ; les émotions et les âmes ont donc leur vie propre. Et pour y accéder, le lecteur devra présumer à cette immatérialité et " devenir en esprit " les personnages, pour " se mettre à [leur] place ". Cette empathie, cette connexion avec les correspondants seule pourra lui faire entendre la " musique ", les " hymnes " que sont ces voix de la passion et des sentiments. Mais c'est un point de vue particulier que doit accepter le lecteur : celui de l'innocence, de la naïveté du " provincial " (habitant la campagne donc), du " reclus " (dans sa communauté réduite), de l' " étranger " qui voit d'un œil neuf la société comme Usbek et Rica dans les Lettres Persanes ; et enfin, et surtout, le point

de vue de l'"enfant", naïveté incarnée. Celui-ci, mentionné deux fois, s'oppose au monde des "adultes" et leur "bagage culturel" qui les rend pesants ; pour réellement comprendre les émotions, il faudra être du côté de l'âme, de l'apprit et se "désoler" de toutes ses idées préconçues d'adulte rationnel. Enfin, R. Danton fait le parallèle avec le père de Rousseau qui a passé de nombreuses soirées avec son fils à lui lire des ouvrages, ce qui l'aurait mené à "réapprendre à lire" à travers les yeux naïfs de l'enfant. En somme, si le lecteur veut accéder à cette vérité de la pureté des émotions et du langage de l'âme, il doit avoir une vraie volonté d'abandonner ses préjugés pour lire le roman avec un œil naïf et être prêt à tout réapprendre. Pour autant, La Nouvelle Héloïse est un roman tout autant philosophique que sentimental et propose une dialectique des sentiments mais aussi de la raison, qui évoluent tout au long des péripéties des personnages. Ainsi, peut-on réellement dire que ce roman permet d'accéder à la vérité, ou même à UNE vérité ? Le lecteur doit-il laisser de côté sa raison d'adulte pour porter un regard d'enfant sur les lettres, en espérant y trouver une pureté des émotions ? Quel est le pacte conclu avec le lecteur ?

Nous verrons dans un premier temps que la fiction épistolaire proposée par Rousseau permet d'accéder aux âmes des personnages qui se communiquent des émotions tout au long de l'épuration ; nous nuancerons ensuite cette affirmation en montrant que le lecteur n'abandonne pas pour autant sa rationalité, nécessaire pour entrer dans une dialectique des sentiments et de la raison ; enfin, nous verrons que le lecteur doit tout de même accepter d'abandonner ses préjugés pour accéder à la nuance et réévaluer son bagage intellectuel à l'aune de l'expérience des personnages.

"Je me nommerai comme Editeur", annonce Rousseau dans sa préface, de ces "Tableaux de l'Humanité" dans lesquels chacun doit reconnaître l'homme", continue-t-il dans ses "Entretiens". L'auteur de La Nouvelle Héloïse incite son roman d'une mise en scène visant à faire accepter

le caractère fictionnel du récit ("quant à la vérité des faits... je n'ai jamais osé parler du Baron d'Etange") en même temps que la vérité des passions et des caractères humains qu'il s'emploie à nous présenter dans toutes les imperfections que cela suppose. Ainsi, il y a bien une sorte de "promesse" comme le dit R. Darnton, celle de ne rechercher que la sincérité sans s'inquiéter de savoir si cela plaira ou non. Les notes de l'éditeur cherchent à renforcer cette illusion de réel par ses commentaires sur les répétitions, longueurs inutiles, rebranchements, lettres perdues ou renvoyées et creux des personnages. Ainsi : Rousseau établit-il un "pacte" avec son lecteur, celui de ne pas lui mentir sur ce qui fait le fond de son roman : la pauvreté du langage des passions. En effet, le format épistolaire, qui connaît son essor au XVIII^e siècle, permet de s'attarder longuement sur les pensées les plus intimes des personnages plutôt que sur les "catastrophes d'un roman" comme l'écrit Bonstoun ; les véritables motivations, les fantasmes les plus inavoués, les hontes les plus inavouables... se révèlent dans l'épanchement de leur plume. Même la mauvaise foi est révélée, par exemple lorsque Claire enjoint Julie d'être sincère sur les motivations qui la poussent à cacher sa correspondance à sa mère ; le lecteur peut aussi s'interroger sur la sincérité de certaines lettres, comme lorsque, dans la lettre 13 de la partie IV, Claire encourage Julie à éviter les tête-à-tête avec son ancien amant, tandis que la lettre suivante révèle la volonté de Wolmar de "tester" la fidélité de sa femme. Rousseau invite donc le lecteur à faire l'effort de croire à cette correspondance, de "se mettre à la place" des personnages et plongeant dans les profondeurs de leur âme.

S'il accepte cette fiction, alors le lecteur aura accès à cette "sorte de vérité", celle de "l'émotion pure" qui se "communiquent d'une âme à l'autre". En effet, l'histoire d'amour qui structure ce roman est avant tout celle des "deux belles âmes sorties l'une par l'autre tout droit des mains de la nature" dit Bonstoun (II, 1), plutôt que celle des corps... n'a déplu à Voltaire, qui considérait que le récit était terminé après l'union des deux amants. Julie propose d'oublier

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

un geste d'amour platonique, qui, bien qu'il ne tiendra pas
 bien longtemps dans un premier temps, sera en réalité la seule
 vraie façon de s'aimer des deux amants. "Soyez l'âmant
 de mon âme", lui demande Julie; âme dont les deux
 cousines se demandent si elle a un sexe, et que Saint-Pierre
 voudrait diviser en deux pour aimer Julie d'Étange
 comme son amante et Julie de Wolmar comme son amie.
 Cette union des âmes se confond avec celle des cœurs, qui "se
 mettent par degrés à l'unisson" (IV, 10) dans la communauté
 de Clarendon, "comme lorsque l'on prend l'accent de la personne
 avec qui l'on parle sans y songer". Ces cœurs, bien que se
 servant du support des lettres, n'ont en réalité souvent pas
 besoin de mots pour se comprendre et se "communiquer leurs
 émotions": ils font défaut dans les moments d'intense émotion,
 comme lors du premier baiser ("Quand soudain... la main m'a
 tremblé... un doux frémissement... ta bouche sur la mienne... la
 bouche de Julie...", I, 14) ou lors de l'attente dans le
 cabinet ("Biaux! Bioux! Que sera-ce quand...", I, 54), englis
 d'apostrophes; les prétentions annoncent des mots qui ne devraient
 pas être dits, comme lorsque Saint-Pierre n'ose avouer son
 "infidélité" avec une prostituée ("je ne peux ni parler ni me
 taire"); ou bien ils disparaissent simplement tant ils sont
 inutiles. Ainsi, durant la "matinée à l'anglaise" (II, 3), les
 regards se croisent, les mains se serrent, "les cœurs parlent" mais
 les voix se taisent. Ce "langage de la passion" qui ne saurait être
 exprimé par l'affectation du langage dans le théâtre français (II, 17)
 passe également par la musique, comme le souligne
 R. Darnton. Ainsi, à la lettre 47 de la première partie,

Saint-Preux décrit les "transports" qui l'ont "échauffé" en écoutant chanter le castrat Reggiano, moment qui l'a définitivement détourné de la musique française pour n'aimer plus que l'italienne, seule capable d'exprimer les vrais sentiments; à tel point que Saint-Preux se demande comment un "vil castrato" peut si bien chanter la passion, alors que ce sont Julie et lui qui devraient le surpasser dans cet art. Toutefois, les deux amants prennent des risques en chantant des "ben mio" devant Mme d'Étange car l'amour transparaît dans leur chant. Ainsi, le lecteur saura, s'il le veut vraiment, entendre ces "hymnes" de la passion dans le roman.

Mais pour cela, il devra être capable d'une opération de l'esprit particulière: celle de "devenir", de "prendre la place" des personnages dont le regard naïf sur le monde permet de mieux d'accéder à la vérité. Ainsi, le "provincial", l'homme et la femme de la campagne, proches de la nature, ont une vision du monde se rapprochant de l'"état de nature" idéalisé par Rousseau:

une vision non corrompue par les progrès des arts et des sciences. L'histoire de Fanchon Regard et Claude Anet n'est donc pas seulement anecdotique dans le roman, tout comme la description des mœurs simples du pays valaisan où l'on respire un air plus "pur" (I, 23) est révélatrice de ce qui va réellement compter à la fin du roman: se rapprocher le plus possible de la perfection de la nature. Le "reclus" se réfère à la petite table de la "société des belles âmes" de Clarens, par opposition aux grandes villes où tout le monde porte un "masque uniforme" et l'on ne retrouve que "l'homme de l'homme". L'"étranger" est celui qui va porter un regard neuf sur un pays qui n'est pas le sien (le Valais, Paris, Genève pour les personnages suisses, où à l'inverse la Suisse est critiquée par l'anglais Bonston qui justifie le fonctionnement de sa noblesse). Ces trois dépla-

commentaires du regard sont permis par le format épistolaire et obligent le lecteur à partager les questionnements, surprises et réflexions critiques du personnage, tirés de leurs impressions. Mais surtout, R. Darron souligne la naïveté du regard de l'enfant ; non pas réellement seulement celui des enfants au sens strict (nous n'avons accès qu'à une lettre de Henriette) mais celui des personnages lorsqu'ils sont dans une posture d'enfant. Ainsi, Claire se montre souvent folâtre et "chante la nuit comme les enfants quand ils ont peur"; Bonstien perd le sens des conventions sociales avec la comtesse Lauretta Pisana; Julie fait croire à son amant qu'il se embarrasse Claire pour pouvoir l'embarrasser; Saint-Pierre laisse parler son enfant grandeur quand il boit trop de vin et se fait rattraper par Julie, ou bien mange des laitages et des sucreries pour se rapprocher de Julie dans le Gynécée. Tous et toutes ont un côté gamine qui ressort plus ou moins, en particulier au début du roman: la jeunesse des deux amants et leur absence d'expérience les fait exprimer de façon naïve leurs découvertes et leurs émotions. C'est dans cette posture que le lecteur doit accepter de se mettre pour lire le roman et ainsi "réapprendre à lire", c'est-à-dire oublier ce qu'il savait déjà sur le monde avec son prisme bagayé d'adulte pour acquiescer la légèreté de l'enfance.

Cependant, ce serait une vision limitante que de s'arrêter là pour analyser le pacte qui unit Roussseau à son lecteur : celui-ci ne doit pas abandonner sa raison d'adulte qui s'avère nécessaire dans de nombreuses lettres du roman. En effet, bien que Roussseau ne se pose pas comme philosophe, parcourant son roman de témoignages envers ceux qui s'attribuent ce nom ou ceux "qui se piquent de lumières" (I, 3), force est de constater que l'ouvrage fait la part belle au système de pensée de Roussseau, dont les personnages se font le porte-voix.

Ainsi, Julie, surnommée "la pècheuse" par Claire et Saint-Pierre, aborde de nombreux sujets sérieux, touchant aux mœurs, à la morale ou à la religion. Elle écrit une très longue lettre sur les duels qu'elle considère comme "le dernier

degré de brutalité" (II, 42) en anticipant les objections que va lui faire Saint-Preux ; elle réfute un par un ses arguments sur l'adultère juste après son mariage ; elle lui explique comment se comporter en vrai anthropologue, ou comment élever des garçons. Clara se fait souvent moralisatrice quand il s'agit de l'honneur de Julie ou à propos de Lauretta. Bonston critique la noblesse, l'institution du mariage. Saint-Preux discute sur le langage vain, le théâtre, l'opéra, le suicide. Wolmar décrit ses principes économiques et la gestion d'un domaine. Ces lettres, souvent longues et séparées de celles qui disent la passion, en appellent à la raison du lecteur, à se questionner sur les enjeux esthétiques ou sociaux qu'elles amènent. La philosophie et les passions sont clairement séparées ; ainsi, Bonston affirme à Saint-Preux : "vous avez voulu philosopher avant d'en être capable ; vous avez puis vos sentiments pour de la raison" (III, 1). Rousseau compte ainsi sur le "bagage culturel de l'adulte" qui lira cela.

De plus, si les lettres sont une expression de "c'émotions pures", celles-ci semblent perdre du terrain au fur et à mesure de l'avancée du récit, voire être étouffées par la raison jusqu'à l'aveu final de Julie. Premièrement, ce sont les conventions sociales qui mettent fin à l'histoire d'amour des jeunes amants : malgré l'intervention de Bonston, le baron d'Étange ne renoncera pas à ne marier sa fille qu'avec un parti à sa hauteur. Julie se retrouve déchirée entre l'amour et le devoir familial, se voulant loyale à deux valeurs irréconciliables ; brutalement, elle sera mariée, avec peu de préavis pour le lecteur et l'incapacité du langage du cœur à la faire changer d'avis. Ce personnage ne connaîtra des émotions positives durables et ne pourra laisser s'exprimer son âme véritablement, écrasé par le poids de la raison. Deuxièmement, Julie met en place un système de maîtrise des passions, du sacrifice et de la "volupté tempérante" poussé à l'extrême. Ainsi, afin de savoir profiter des bonnes choses, elle s'en prive pour laisser leur saveur intacte les rares fois où elle s'y adonne. À l'instar du Salon d'Apollon, les passions sont enfermées dans un "asile inviolable" et celle de Julie pour Saint-Preux ne pourra

Epreuve : 102

Matière : 0735

Session : 2022

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

plus s'exprimer que sur son lit de mort. Véritablement, tout ce qui pourrait se rapprocher d'un regard naïf sur le monde est en réalité fortement encadré : l'on ne répond pas aux questions des enfants, considérés comme un "babil" inconvenant ; les baisers des domestiques sont soigneusement orchestrés ; la nature est domptée pour donner l'apparence du sauvage dans l'Élysée ou la Volière ; la joie, les chants, les danses font partie de l'implacable système de Julie qui maîtrise parfaitement son entourage. Ainsi, il est difficile dans le roman de garder un regard neuf et naïf quand tout est pensé de façon si rationnelle.

Le lecteur aura donc du mal à trouver dans La Nouvelle Héloïse une "sorte de vérité" car ce qui nous était originellement présenté comme le but ultime de la vie (l'amour) est étouffé, et que les personnages eux-mêmes ne sont pas toujours dignes de confiance dans ce qu'ils présentent comme des vérités. Ainsi, Julie qui aimait tant sa mère encourage Claire à considérer que la mort de la Chaillet est une bonne chose ; Claire qui encourageait Julie dans sa passion rejette avec force celle de Bonstouff pour Lauretta ; Saint-Pierre qui avait juré un amour éternel à Julie se retire dans les bras d'une autre femme. Les personnages se contredisent, se trompent et trompent notre attente. Bonstouff, dans un élan d'amitié, ruine les espoirs du couple ; Wolmar, en pensant effacer l'image de Julie d'Étange, fille et amante, par celle de Julie de Wolmar, épouse et mère se trompe dans ses calculs ; Julie qui croyait avoir réussi à contrôler son bonheur n'est pas heureuse. Toutes ces erreurs, et jusqu'à la folie de Claire à la mort de Julie, l'hallucination des

domestiques en voyant Julie ressuscitée au linceul de Wolmar en habillant Henriette comme Julie, tout cela remet en cause le regard naïf et confiant que le lecteur pourrait avoir en imaginant accéder à des sentiments "purs".

Ces deux aspects - la pureté des sentiments et la dialectique de la raison - se complètent en réalité pour faire de la Nouvelle Héloïse un roman de la nuance plutôt que de la vérité. En effet, si Rousseau nous présente de nombreuses réflexions au cours des échanges épistolaires, force est de constater qu'il ne prend pas souvent parti ou qu'il laisse du moins les deux parts s'exprimer (excepté sur le théâtre et la musique). C'est au lecteur d'être capable de "se mettre à la place" des personnages, de comprendre leurs points de vue opposés et de se faire sa propre idée. Il doit accepter le jeu de ce dédoublement des voix pour enrichir son "bagage d'adulte" de nuances et de points de vue adverses. En effet, Rousseau rejetait avec force le dogmatisme, notamment religieux ; ses personnages s'opposent donc aux mythes et aux dévots, et l'éditeur souligne lors de la lettre sur l'athéisme de Wolmar (V, 5) que "nul vrai croyant ne saurait être intolérant ou persécuteur". En effet, comme il l'explique dans ses Confessions, Rousseau observe avec tristesse les Philosophes de Lumières s'opposer avec violence à la religion ; il a donc pour ambition de "réconcilier" les deux bords en leur montrant les bons côtés de l'un et l'autre parti. Ainsi, si l'athéisme de Wolmar est associé à "l'affreuse paix des méchants" et que Julie serait prête à donner sa vie pour le convertir, elle aimerait que son comportement soit plus louable que ne l'est celui de beaucoup de chrétiens. Julie, taxée de dévot par Saint-Preux, lui prouve à quel point elle ne l'est

pas: elle vit sa foi menée par ce qu'elle sent profondément et non par ce qu'on lui impose. Par ailleurs, Roussseau s'applique à faire entendre plusieurs voix sur le suicide, le duel, l'éducation, l'économie domestique; les trois "philosophes" du roman (les trois hommes) "disputent" de longues scènes entières sans se mettre d'accord. Pas une seule vérité donc, mais des vérités, que le lecteur saura s'appropriées ou non, sortant de la "minorité" et allant vers les "lumières" en pensant par lui-même, comme l'aurait Montesquieu.

Cela vaut aussi pour les questions de morale et de mœurs: sans pour autant se retrouver face à une dialectique claire, les choix des personnages proposent des options opposées. Ainsi, Julie choisit le mariage de raison; Claire ne veut pas se remarier de par son "éloignement naturel" par le "jeu du mariage" et Bastien finit par réaliser qu'il n'est pas obligé de s'imposer cette institution. Le lecteur peut "se mettre à la place de" chacun des personnages et le comprendre. De même, si Julie est une fervente défenseuse de la séparation des sexes et affirme que "l'homme parfait et la femme parfaite ne peuvent pas plus se ressembler de corps que d'âme", Claire au contraire se verrait bien en homme. La maternité n'est pas non plus un sujet tranché: si Julie dévoue sa vie à être mère, Claire lui "offre" sa fille.

Enfin, si le lecteur doit "réapprendre à lire", ce n'est pas en oubliant tout ce qu'il sait et pense, mais en le réévaluant à la lumière de l'expérience acquise et du temps qui passe. A maintes reprises, les personnages soulignent qu'ils ne sont plus ce qu'ils étaient; à treize ans, leur physique, leur personnalité, leurs idées, leurs valeurs mêmes évoluent. L'importance de la connaissance par l'expérience est régulièrement soulignée dans le roman: lorsque Saint-Preux se fait anthropologue à Paris; lorsque Wolmar lui rappelle de "s'en tenir à l'observation" dans leur discussion sur l'éducation; ou encore lorsque "l'éditeur" souligne que le seul vrai philosophe est celui qui met ses idées en action et expérimente plutôt que d'écrire. Le roman se déroule sur un temps long, laissant aux

personnages l'opportunité d'évoluer, d'affiner leur perception du monde et des relations plutôt que de figer des idées préconçues sur l'amour, la philosophie ou la morale. Au lecteur donc de "devenir un esprit" ces êtres capables de nuance et de non-dogmatisme.

En conclusion, les propos de Robert Darnton soulignent un aspect essentiel de l'œuvre de Rousseau, celui qui pousse le lecteur à se départir de ses préjugés d'adulte rationnel et bien-pensant pour retrouver la pureté de la voix des émotions qui parcourt tout le roman. Toutefois, Rousseau n'offre ni le romanesque du roman ni des images figées d'une perfection morale qui peuplerait un idéal "pays des chimères" : il appelle à plonger dans les âmes de ses personnages imparfaits et à les suivre dans leurs errements, leurs victoires et leurs doutes pour comprendre l'âme humaine et nuancer notre pensée et notre compréhension du monde.